

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

## Maurice Zermatten : La colère de Dieu

Poursuivant un labeur dont l'ampleur, la constance et le succès méritent l'admiration, Maurice Zermatten a publié, au début de cette année, son œuvre nouvelle, dont le titre est aussi beau que l'idée : *La colère de Dieu*<sup>1</sup>. C'est un fort et gros livre de 450 pages, mais c'est en même temps un livre fort, et un grand livre. Il paraît du reste bref à la lecture, tant il a su nous entraîner, et son écho vibre longuement dans l'esprit, la lecture achevée, tant il a su nous émouvoir et nous faire réfléchir. C'est donc bien le double signe d'un livre excellent.

Nous avons dit que son idée était belle. C'est, en vérité, un des thèmes les plus beaux et les plus profonds que notre pays pouvait offrir à un romancier : celui de l'impiété et du communisme gagnant nos vieux villages chrétiens, opposant la licence nouvelle à l'antique devoir, les fils aux pères, une génération inquiète et désaxée à de longues générations d'hommes probes, vivant simples et satisfaits sur leur maigre terre et de ses maigres fruits, et qui demandaient leur récompense à Dieu et à son éternité plus qu'au monde et à ses misérables satisfactions passagères ; le thème du mal montant à l'assaut du bien ; de la révolution en marche aux confins les plus inaccessibles d'un monde qui en paraissait le mieux protégé ; de la révolte des enfants de Caïn contre Dieu, et du châtiment de Dieu purifiant la terre par un nouveau déluge. (« Où sont les traits que tu lances, — Grand Dieu, dans ton juste courroux ? »). Il y avait là matière à une fresque puissante, mêlant, dans le souffle brûlant de la foi et dans la lumière froide du matérialisme conquérant, la vie des âmes au bouillonnement des êtres et à la poésie des choses. Il fallait un courage et une force rares pour l'aborder, et un talent rare pour ne pas y échouer.

Cette force et ce talent, Maurice Zermatten les possédait. Nous ne l'ignorons pas. Nous sommes heureux de le savoir encore mieux aujourd'hui. Même les quelques réserves qu'on peut faire — qu'on a faites — sur ce livre, peut-être trop grand ou simplement peut-être venu un peu trop tôt dans une œuvre à laquelle toutes les ambitions sont permises, ne sont pas pour diminuer les qualités de l'auteur : Elles soulignent au contraire tout ce que nous attendons de lui, tout ce qu'il est démontré que nous pouvons légitimement en attendre.

Ces qualités exceptionnelles, encore qu'habituelles de Maurice Zermatten, se retrouvent naturellement ici, plus encore que dans ses ouvrages de début. Car comment un tel don, multiplié par un effort si lucide et si tendu, demeurerait-il sans progrès ? Le sens dramatique et celui de la psychologie (voyez Perraudin en face du prêtre, Louise en face d'Emile ou Candide en face de Louise), celui de vérité et celui de poésie, ne cessent d'éclater à travers ces pages. L'exposition (les deux premiers chapitres) est un modèle d'exposition.

---

<sup>1</sup> 1 volume, Fribourg, Editions de la Librairie de l'Université, 1940.

Tout est mis en place et parfaitement situé, décor, atmosphère et personnages, la vallée, le village et les hommes, avec la menace qui plane sur eux, et le signe marquant le front diabolique de celui venu pour la déchaîner. Immédiatement le drame peut partir, et comme il part ! La progression et l'intérêt ne faibliront pas. Les caractères aussi sont dessinés de main d'ouvrier ; ces gens vivent, avec leur visage et leurs passions : Le vieux Perraudin, usé par le travail, le chagrin et la honte, mais dont l'âme reste haute ; son fils Emile, l'accordéoniste au rouge foulard, aux yeux pleins des étincelles du plaisir et d'une joie mauvaise, à l'instrument plein de sons, à la lèvre pleine de paroles d'une si prenante perversité ; l'honnête et touchante Louise, la « servante au grand cœur », prisonnière de son amour, comme un oiseau fasciné d'une méchante main fermée ; l'agile, l'inquiétante Ernestine, avec son sang de vagabonde du sud, qui obéit à son destin avec une sorte de fatalité sans retour, de force obscure qu'on sent en elle, supérieure à toute raison, à toute loi, à toute volonté. (C'est pourquoi le personnage nous semble affaibli, du point de vue de la création littéraire, par son revirement et son repentir de la dernière heure, tandis que ceux de Perraudin, d'Emile, de Louise, ne font que prendre plus de relief et d'intensité dans la progression, et la pleine réalisation de leur vérité, de leur « nécessité » intérieures). Le curé, le juge, le facteur, le cafetier jaloux et violent, sont plus que des silhouettes — des êtres animés tirés de l'observation quotidienne, et qui poursuivent leur vie dans notre souvenir. L'invention, virile, est large et riche. (On lui a même reproché un excès de sève et d'abondance, une accumulation de péripéties risquant de « tourner au sabbat », — sans raison, à notre avis, puisque ces péripéties ne sont pas gratuites et en quelque sorte extérieures au sujet, mais imposées par sa logique et sa fatalité, le principe du mal une fois déchaîné). La composition est libre, audacieuse, savante, entrecroisant les plans, les sentiments et le temps, et pourtant toujours claire, maîtresse d'elle-même et sûre de son chemin. Le récit, porté par sa passion disciplinée, est doué de ce frémissement qui dénote un cœur vivant chez le narrateur et qui fait, précisément, les œuvres vivantes et dignes de vivre. La langue est précise, nuancée, nombreuse, et, à tout instant, d'une poésie et d'une richesse profondes. Certaines phrases, certaines notations, certaines images ont la plénitude et la perfection d'un fruit mûr à point, une saveur de pulpe, une pure beauté donnant la joie des choses à jamais réussies, une joie presque physique. On pourrait en citer par brassées : « Les prés s'habillaient d'une herbe fine que l'on entendait croître, certaines nuits, dans le silence doux de la montagne » (comment ne pas songer au : « j'entends l'herbe des nuits croître dans l'ombre sainte », de Valéry?). « L'ombre, autour d'eux, s'épaississait avec douceur, une ombre somptueuse qui naissait à leurs pieds, dans le lit de la rivière et s'enflait comme un levain jusqu'aux bords de la vallée... Le monde se réduisait pour elle à ce peu de place qu'il faut pour s'asseoir sous un arbre et s'y aimer... La paroi noire du Pleureur commence de suer. On voit luire sa surface lisse comme la peau grasse d'un bœuf... Seule, au milieu du ciel, une rose d'argent s'épanouissait dans l'immobilité... Un peu de vent s'est levé qui donne une voix à chaque rameau... » Dans ces descriptions qui font peut-être un peu trop « morceau de bravoure », hors d'œuvre, page d'anthologie (l'incendie, le barrage, le lac, la peur), quelle virtuosité verbale et que de fulgurants traits ! Nombre d'épi-

sodes atteignent, dans la simplicité, à une grandeur, à une splendeur achevées. Je ne veux relever que celui de Louise, de Louise trompée, sourde à toute autre voix qu'à celle de son cœur, montant vers le barrage et la mort ; ou encore, celui du vieux Perraudin qui, parmi la fuite terrifiée des hommes, dans le souffle déjà déchaîné du cataclysme et sous le vent de la colère divine, vague au soin pieux d'enterrer les morts et de sauver un agneau nouveau-né. Il y a là une sorte de sublime pastoral et quotidien que Giono, par exemple, dans ses meilleurs moments, n'a pas dépassé. Tout l'ouvrage est tissu de beautés.

Mais alors, que lui manque-t-il, — ou qu'a-t-il de trop ? A quoi tiennent les réserves relatives qu'il peut susciter ? En deux mots, je crois qu'il a contre lui de venir trop tard — et surtout trop tôt.

Il vient trop tard en ce sens que, malgré l'originalité du thème fondamental et la personnalité des moyens, on ne peut faire, le lisant, qu'on n'ait déjà lu « Le règne de l'esprit malin », « La grande peur dans la montagne », et « Derborence ». Bien que l'auteur soit affranchi de toute imitation et parfaitement lui-même, le lecteur, malgré lui, n'arrive pas à se défaire tout à fait d'un vague sentiment de réminiscence. Il y acquiert comme un malaise de ne pouvoir s'abandonner tout entier à la surprise éclatante de la création, et de faire quelque tort injustement, et le sachant, à un auteur qu'il suit en l'admirant.

Le livre vient aussi trop tôt, en ce sens qu'un sujet aussi vaste et difficile, brassant à si pleine pâte le surnaturel et la vie, nécessitant une synthèse (pour être parfaitement efficace) sans effort et comme « fondue » du spirituel et du réel, est une entreprise qui dépasse peut-être en soi les forces de la jeunesse, et qui ne peut s'accommoder de ses prestiges pleins d'embûches. C'est un sujet d'auteur en pleine maturité, d'un auteur non seulement plein des plus beaux dons et des plus belles promesses, mais plein d'expérience et de réalisations. Un de ces sujets qui exigent d'être « définitifs », qui appellent le chef-d'œuvre, et qui devraient être en quelque manière la cime et comme la couronne d'une œuvre.

C'est ce défaut de « jeunesse » (défaut dont on ne guérit que trop vite et trop naturellement), qui donne, me semble-t-il, à ce roman, ce qu'il a d'un peu trop « littéraire », d'un peu naïf, si j'ose m'exprimer ainsi, dans son satanisme. Autant le frisson du surnaturel ou de la crainte nous saisit lorsque la présence de l'Esprit du mal est simplement suggérée (p. ex. tout au début, où une « aura » de plaisir étrange emplit l'air de Chelin ; ou lorsqu'une dissonance trouble et troublante passe dans les paroles d'amour, une lueur indéfinissable dans le regard de tendresse qu'Emile adresse à Louise ; ou lorsque, au milieu des rires du vin et des blasphèmes, on entend passer un silence et l'on voit Emile regarder la porte comme si elle allait s'ouvrir ; ou lorsque, simplement, il fait le mal avec orgueil et joie), — autant nous résistons et nous restons froids lorsqu'on nous peint cet Esprit du mal par l'extérieur et dans son détail concret. (Cet Emile à « longues mèches rouges », dont « un rictus effrayant tord la bouche », dont les paupières dissimulent « des charbons ardents » et les yeux « lancent des flèches rouges », et qui, trop souvent, s'entretient avec « le Maître », lui demande conseil ou se préoccupe de son satisfecit ; ce « froissement d'air qui marque l'arrivée » du démon, ces

brins d'herbe qui « frémissent d'épouvante »). On cesse d'être « pris ». C'est le détail réel qui précisément détruit la réalité. Un récit vaut autant, à certains moments, par ce qu'il n'exprime pas, que par ce qu'il exprime. Il aurait fallu peut-être davantage insister sur l'esprit de la « cellule » que sur celui de la « messe noire », qui sentira toujours un peu la pacotille (et même chez Huysmans). Quand on nous assura que des cellules (envoyant des combattants se faire la main dans la guerre d'Espagne) se formaient dans notre vieux Valais, c'était sans doute moins pour évoquer Satan ou parodier le culte, que pour créer un « ordre nouveau », dans le désordre et la destruction.

Là était le ton vrai, là est le ton sincère et prenant du livre : « Je serrerai la main autour de ton cou de grosse fille paysanne. Je t'étranglerai d'abord, pour te mieux posséder. Je brûlerai tes vieilles maisons, ton école stupide, ton église. Je rebâtirai tout à neuf. Des enfants débarrassés des sornettes cléricales s'assièront dans des pièces claires, où l'on se passera du bon Dieu... Et le dimanche, au lieu de messe, c'est un spectacle que j'offrirai aux villageois, dont les yeux seront dessillés... Dans une sorte de songe, il voyait se tisser, autour du monde, les fils d'une immense toile d'araignée. Les pays, les uns après les autres, se laissaient ligoter, comme des mouches prises au piège... Depuis quelques semaines, enfin, leur vie a trouvé un sens. Il a fallu qu'Emile revienne de là-bas pour qu'ils découvrent ce qu'ils cherchaient tous obscurément. Il arrive, il s'assied, et voilà que le monde fleurit comme un arbre printanier. Qu'il parle ou qu'il joue, sa présence suffit pour égayer la terre. Son regard qui descend au fond de leurs âmes y fait germer des élans. Comment vivaient-ils, avant son retour ? Ils ne savaient qu'obéir. Enfants, les taloches maternelles réglaient leurs mouvements... Puis, à l'âge merveilleux de l'adolescence, que leur avait-il été donné ?... Non, il n'était plus nécessaire d'obéir, de fermer les yeux, d'attendre du Paradis la compensation d'une vie infernale. Dès aujourd'hui, le bonheur se plaçait à portée de leurs mains. Ils pouvaient saisir à brassées tout ce que leur offrait l'existence. Il est permis d'aimer les filles, de boire, de danser, de ne rien faire, de désobéir... Rien ne sera plus défendu... Il suffisait de s'unir pour se défendre contre les vieillards qui ne pouvaient comprendre tant de joie et de liberté ». — Hélas ! « On ne pensait point, jusqu'ici, à la sécurité que donnait la présence de Dieu. »

Nous avons voulu citer. Nul ouvrage ne parle mieux que par lui-même. On sent la dévorante flamme, la justesse de la vision, la maîtrise de l'expression. Dans cet esprit et ce ton soutenus, le livre n'était-il pas d'une sombre et haute perfection ? On lui a reproché aussi (très amicalement d'ailleurs) d'être devenu « presque décharné », du fait, peut-être, de certains « conseils d'écrire d'une façon plus dépouillée » ? Je crois au contraire que ce roman est encore trop long, et qu'il n'est pas suffisamment dépouillé. Loin de reprendre l'excessive « rapidité de son action », je pense que par exemple la montée à Fionnin, la descente dans le rocher avec la découverte du corps de Tochet, tiennent trop de place, ralentissent l'action, et gagneraient à être raccourcies. Je pense qu'en pratiquant quelques coupures dans le superflu et en « dépouillant » encore davantage le style (« le tissu de son rêve », « l'écheveau de ses espoirs », « la toile de son visage », « les rochers s'entr'ouvriraient sous la pointe des cris », « le soleil mordit la montagne à pleines dents », etc.), l'œuvre n'apparaîtrait que plus dense, plus forte et plus unie, — et qu'elle ne

serait pas éloignée d'être le chef-d'œuvre dont nous avons parlé, dont elle a déjà, à tant d'endroits, le ton. Peut-être Maurice Zermatten la reprendra-t-il un jour pour lui donner, à bien peu de frais, sa forme, son sens et sa valeur suprêmes.

En attendant, quelle carrière, quel destin s'ouvrent devant lui ! Son audace même, son ambition dans le choix d'un sujet, classent un homme. Elles nous montrent ici que, si Zermatten les a placées peut-être un peu trop haut (quel signe heureux ! et quelle garantie de force !), nous n'avons en tout cas, nous, pas placé trop haut notre confiance. A n'en pas douter, cette audace et cette ambition auront été fécondes. Le voici en possession d'un magnifique instrument. De grandes œuvres nous sont promises. On ne peut que regretter, d'un certain sens, pour lui, romancier valaisan, que certains thèmes essentiels de son Valais ne lui appartiennent plus, qu'ils aient été traités de telle sorte qu'il ne soit plus guère possible de les renouveler. Nous avons cité plus haut quelques-uns des grands sujets de Ramuz. Nous avons parlé d'autre part de celui du « guide », que s'est magistralement approprié à son tour Peyré<sup>1</sup>. C'est peut-être davantage du côté du passé que Zermatten pourra diriger son effort, et découvrir une voie qu'il sera seul à pouvoir illustrer et graver : La résurrection d'un Valais révolu (mais qui demeure le Valais éternel), du Valais qui fut celui du four banal, de la vie frugale, de la marque domestique, de la quenouille, du glaive de justice et de la lourde épée, de nos arrière-grands-pères et des récits de nos grand'mères, — une telle résurrection ne peut être entreprise et réussie que par un enfant du sol. Il y faut (talent mis à part) une tradition, des connaissances, une initiation et même une sorte de révélation, que seul il possède. Le champ qui s'ouvre à lui, dans cette direction, est peut-être d'ailleurs un des plus merveilleux et des plus riches de notre vieille Europe. Maurice Zermatten ne s'y sent-il pas attiré ? Ne veut-il s'y pencher, en grand terrien qu'il est ? Ce qui a été si bien fait ailleurs, pour le pays d'Ouche par exemple, ne pourra-t-il le faire pour son pays ? Sera-t-il — à côté de l'observateur et du romancier des temps présents qu'il pourra toujours continuer d'être, et toujours mieux — notre La Varende ? Quelle belle place à prendre ! Une place unique — et qui lui appartient, en vérité.

Jn. Gn.



### Chanoine Marcel Michelet : le Village endormi

Voici quarante ans que je me distrains à suivre le mouvement intellectuel du Valais ; s'il y a de quoi rougir devant l'indigence qui caractérise jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle notre littérature d'imagination, représentée par les seuls noms de Ch.-L. de Bons, de Mario \*\*\* — à titre réadoptif — et de Louis Courthion, je me réjouis de voir s'acheminer vers sa réalisation le vœu formulé en conclusion aux notes que je publiais en 1909 à l'occasion de l'Expo-

<sup>1</sup> Matterhorn : *Annales valaisannes*, mars 1940.